

RITA FALK

PRESSION FATALE
Une enquête du commissaire Eberhofer



Traduit du l'allemand par Brigitte Lethrosne
et Nicole Patilloux

MIROBOLE ÉDITIONS



Une étoile comme ça, ça fait bien, c'est clair. Évidemment, seulement si elle est en argent. L'or, c'est encore mieux, bien sûr, mais je n'en ai pas. Celle que j'ai, elle est en argent. Depuis hier. Depuis hier, j'ai une étoile en argent sur chaque épau-
lette. Et un galon argenté à ma casquette.

Rien à redire.

Une étoile en argent fait mille fois mieux que quatre vertes, et maintenant, j'en ai une. Grâce à la réforme de la fonction publique. Pour une fois, ils ont eu une bonne idée, ces messieurs les ministres si-importants-qui-se-la-pètent-à-faire-de-super-réformes. D'ordinaire, leurs idées ne sont pas très futes-futes. Plutôt dans le genre « gel des salaires » ou « suppression de la prime de congés ». Mais cette fois, vraiment génial.

Je suis là, devant mon miroir, plutôt content. Une superbe étoile. En argent. Quoique, lorsque la lumière de la lampe du vestibule donne dessus, on dirait presque de l'or. Presque. Ce dont on se contrefiche, elle est bien comme elle est. Incroyable, comme elle sauve la mise du minable uniforme bavarois vert caca d'oie. Nous autres, en Bavière, dans le Sud, il

nous faut encore porter ces guenilles couleur caca pour des raisons économiques. Rien à voir avec nos collègues, du reste du pays, qui vont à la chasse aux criminels en élégante tenue bleue. Non. Nous, on y va en caca. Ce qui est raisonnable aussi. Nous, on garde notre argent, hein. On ne le jette pas par les fenêtres par vaine coquetterie. Même habillés comme des merdes, on attrape nos gangsters, pas de problème. Maintenant, l'argent me revalorise superbement. Ça veut dire que j'ai été promu au grade de commissaire. Commissaire Eberhofer. Ça en jette. Autrement que brigadier-chef Eberhofer. Tout autrement.

La Mémé frappe à la fenêtre.

« Le petit-déjeuner est prêt, mon garçon ! » crie-t-elle si fort qu'on peut l'entendre du village voisin. Elle est sourde et parfois elle oublie vraiment que toute l'humanité ne partage pas son sort. J'ouvre la fenêtre et me mets les mains sur les oreilles.

« Quoi, j'ai parlé si fort que ça ? » demande-t-elle avec quelques décibels en moins.

J'acquiesce, puis je ferme la fenêtre et je sors dans la cour. En uniforme. On va voir ce qu'elle dit.

Elle ne dit rien du tout. Elle ne me regarde même pas. Elle traverse tout simplement la cour à mes côtés, comme à l'accoutumée. Ce n'est pourtant pas banal : je suis maintenant commissaire et ça se voit. Très bien, même. La Mémé aussi devrait le voir, parce que sa vue est encore épatante. Je marche assez lentement. Elle va bien le remarquer, quand même. Eh bien non ! Elle marche aussi lentement que moi.

Incroyable.

Quand on arrive dans la cuisine, le Papa est déjà installé à table et lit son journal. Il se fend d'un « bonjour » du bout des lèvres, sans même lever les yeux. Mais bon, de toute façon, je

n'attendais pas autre chose. S'il y a dans la vie du Papa un autre centre d'intérêt que les Beatles, les joints et les truies, c'est bien le journal du samedi. Parce qu'il couvre à peu près tous ses centres d'intérêt. Tous. À chaque fois un petit article sur Paul Mc McCartney, toujours quelque chose sur les cochons à la page agricole, et les affaires de stupéfiants ne sont pas en reste. Que demande le peuple? La promotion de son propre fils n'est qu'un pet foireux, à côté.

« Incroyable ! » dit-il en secouant la tête. « Un mec qui a fait des études, un psychologue diplômé, a sauvagement zigouillé sa bonne femme et bien sûr il nie tout en bloc. Il faut maintenant l'avis d'un expert. Laissez-moi rire ! Les loups ne se mangent pas entre eux », dit-il en pliant le journal et en le posant sur la table. « Tu sais quelque chose sur cette affaire, Franz ?

— Non, rien du tout. Mon champ d'activité ne s'étend pas à toute la Bavière », dis-je plutôt perplexe et, avouons-le, quelque peu dépité. Et là, la Mémé me regarde. Elle est sur le point de s'asseoir, la cafetière entre les mains, quand elle lève les yeux sur moi.

« Ciel, Franz ! » crie-t-elle dans un élan d'enthousiasme. « Tu es magnifique ! On dirait un général ! »

« Bon Dieu de bon Dieu ! » crie aussi le Papa en soulevant son journal parce que la Mémé a renversé le café. Pile sur la précieuse lecture de mon géniteur. Il essaie de récupérer le café dans sa tasse en formant une rigole avec son journal chéri du samedi. Pitoyable.

Il abandonne, met de côté les feuilles mouillées et me consacre enfin l'attention qui me revient.

« Eh bé, tout en argent. Ce ne serait pas une promotion ? »
Je fais oui de la tête.

« Commissaire, l'argent signifie commissaire. Commissaire Eberhofer, pour ainsi dire. »

Un petit sourire échappe au Papa. Plein de fierté, je dirais. Il se lève.

« Alors je te félicite de tout cœur, commissaire Eberhofer », dit-il en me donnant une tape sur l'épaule et en me serrant la main.

C'est au tour de la Mémé de se lever, une fois nettoyée la plaque de café sur la table. Elle me félicite également et me plaque un bisou sur chaque joue.

Et on passe enfin au petit-déjeuner.

Tout ce qu'il y a de meilleur : des petits pains tout frais et des œufs à la coque, du speck maigre, de la confiture maison de la Mémé et du fromage blanc aux fruits de premier choix, fait maison aussi bien sûr.

Tout aurait été parfait si peu après le Léopold n'avait pas fait irruption dans la cour en faisant crisser ses pneus. Il fonce dans la cour à en faire voler le gravier et appuie sur la pédale de frein jusqu'à ce que les plaquettes fument. Typique.

Les yeux du Papa lancent des étincelles, de joie, s'entend.

« Regarde un peu, voilà ton frère qui arrive. Va lui chercher un couvert dans la cuisine, Franz, si tu veux bien », dit-il.

Non, le Franz ne veut pas. Mais il le fait quand même. Au nom de l'harmonie familiale.

« Bonjour tout le monde », dit le Léopold en entrant. « Ah, le petit-déjeuner, j'arrive à point. »

Pas le temps de dire ouf, le voilà déjà attablé.

« Regarde, Mémé, ce que je t'ai apporté », lance-t-il en lui tendant un livre de cuisine. De cuisine internationale. Vraisemblablement un énième invendu de sa librairie à la con. « Pour que tu ne sois pas obligée de toujours cuisiner la même merde bavaroise, hein », poursuit-il.

La Mémé est toute contente parce qu'elle n'entend pas les imbécillités qu'il distille.

Je tends à Léopold son couvert.

« Mais Franz, de quoi tu as l'air?... D'un arbre de Noël, rit-il. Oui, vraiment, d'un arbre de Noël. »

Le coup devrait m'atteindre. Mais ne m'atteint pas. Parce qu'il vient de Léopold. Et Léopold est un connard.

« Le Franz est commissaire, maintenant », dit le Papa pour désamorcer la situation.

« C'est pas vrai ? » demande le Léopold en mordant dans un petit pain à la confiture. Le mien.

Je riposte : « Dis donc, ça va ? Tartine toi-même tes petits pains à la con ! »

« Ah ! Autre chose », dit-il en se tournant vers le Papa.

Il m'ignore complètement.

On apprend alors qu'il est allé hier dans une agence de voyages pour des projets de vacances le concernant lui et sa famille. Et ce fut un fiasco. Un fiasco sans pareil. Des offres en dessous de tout : l'une trop chère, l'autre trop lointaine et la troisième pas adaptée aux petits enfants. Aucun moyen d'aller dépenser le fric durement gagné dans des contrées lointaines.

Mais cette nuit, il a eu une idée grandiose. Cette nuit, il a eu l'idée de ce que serait le séjour idéal de vacances paradisiaques pour lui et les siens. Et ce, en plus, à deux pas de chez lui.

« Raconte », dit le Papa très intéressé.

« Des vacances à la ferme », répond Léopold en mastiquant.
« Pas mal », continue le Papa en encourageant son fils aîné du regard.

« Pas mal ? » articule Léopold la bouche pleine « Mais c'est fantastique ! »

Tous les deux opinent du chef.

C'est tout ou c'était l'acmé de sa minable existence. Je me rassois parce qu'il n'y a plus qu'un seul petit pain dans la corbeille et il s'agit de se l'assurer avant que la parentèle vorace frappe sans pitié.

« Et où irez-vous ? » veut savoir le Papa.

Le Léopold le regarde, rayonnant, c'en est un vrai plaisir.

« Chez vous, bien sûr ! » et il attrape le dernier petit pain.

Je m'écrie : « Il faudrait me passer sur le corps ! » et lui arrache le petit pain des mains. Puis je me lève et m'en vais. Je fais encore demi-tour et j'embarque tout le speck.

Je file droit vers la porte, je la ferme et basta.

Je passe le reste du week-end avec Louis II dans la nature. En effet, en raison d'une consommation excessive de speck au petit-déjeuner, il a attrapé un dérangement du diable, ce qui pour le chien comme pour son maître est très désagréable.

En allant au bureau le lundi matin, je porte bien entendu mon uniforme. Normalement, je ne le fais jamais. Je suis toujours en civil. Un jean, une veste de cuir et ça roule. Mais on veut aussi montrer un peu ce à quoi on est parvenu sur le dur chemin de la réussite. D'où l'uniforme.

Je commence par aller me chercher un café. Les trois bécasses de l'administration sont en pleine séance de bavardage.

dage, deux d'entre elles sont penchées sur un magazine de travaux manuels. La troisième a un ouvrage de tricot à la main et compte les mailles. Oui, il règne un sacré stress à l'administration communale de Niederkaltenkirchen.

« Excellente matinée, les filles! » dis-je en me dirigeant vers la machine à café.

« Ah ! tu es donc au courant, Franz », fait alors le tricot. Je ne sais pas le moins du monde de quoi elle parle.

« Je ne sais pas de quoi tu parles », dis-je en me versant un café.

« De ton uniforme. Le maire a dit qu'aujourd'hui il avait absolument besoin de toi en uniforme.

— Aha, il a dit ça. »

Elle acquiesce.

« Tu peux peut-être passer tout de suite à son bureau », continue-t-elle, et son regard passe de ses mailles à la pendule. « Il devrait déjà être arrivé. »

« Bon, s'il doit déjà être arrivé, on va passer le voir », dis-je en restant encore un instant à la porte du bureau. Mais rien du tout. Pas un mot sur mon étoile en argent. Elles ne l'ont même pas remarquée, ces pétasses. Au lieu de ça, elles s'enthousiasment pour une technique de recyclage de la laine. Mais qu'attendre d'autre d'employées communales ? Soyons honnête, nul besoin d'avoir inventé la poudre pour faire ce job. Surtout pas chez nous, à Niederkaltenkirchen.

Je vais donc voir le maire dans le bureau d'en face et là, la situation est tout autre.

« Ahhh, Eberhofer », dit-il en se levant tout de suite. « Entrez, laissez-moi vous regarder. Superbe... vraiment, vous êtes superbe. »

Il fait un tour complet de ma personne et me regarde de haut en bas. Ça fait du bien, vraiment.

« Oui, j'étais déjà au courant. Commissaire Eberhofer, hein. Ça sonne tout de suite tout autrement, oui oui. Et quelle allure, honnêtement ! Celle d'un officier ou d'un gentleman, je dirais. Mon grand-père aussi, que Dieu le garde, a toujours eu fière allure de son temps. Vous savez, autrefois, dans son uniforme d'officier. Un gaillard qui avait de la prestance, vraiment. On en serait presque jaloux, hein », rit-il, songeur, en s'asseyant derrière son bureau. « Mais, laissons ça, Eberhofer. Voici pourquoi j'ai besoin de vous. Vous connaissez les Özdemir qui habitent allée des Sapins, non ? Le plus jeune joue au foot au FC Rouge-et-Blanc. Un avant-centre de premier ordre. Il tire du droit comme du gauche. Une technique superbe, peut-être presque du niveau de Ballack. Mais malheureusement trop gros. Je dirais quinze kilos de trop. »

Il tâte sa brioche. « Alors, vous les connaissez ? »

Je hausse les épaules.

« Ben, connaître, ça veut dire quoi ? Je les ai vus comme ça quelquefois, mais je ne les connais pas vraiment.

— Ça va certainement changer, monsieur le commissaire. Et ça tombe très bien que vous portiez aujourd'hui l'uniforme. Parce que chez les Turcs, ça fait encore de l'effet. Surtout avec tant d'argent. »

En m'asseyant sur son bureau, je demande : « Et que dois-je faire exactement chez eux ? » Je fais ça parfois, surtout quand il attend quelque chose de moi, monsieur le maire. Ça me donne une impression incroyable. De supériorité, en quelque sorte.

Et là j'apprends que le plus âgé des Özdemir, donc le père, a fait l'objet d'une plainte. Une plainte de sa propre fille. Parce qu'il voudrait la marier contre sa volonté. Avec un cousin au second degré. Toute la famille était au courant. Sauf la future mariée, hélas ! Et pile au moment où elle en vacances en

Turquie, un oncle la met au parfum. Il va la chercher à l'aéroport et lui explique illico et sans prendre de gants de quoi il retourne. Ce qu'ils attendent d'elle, lui et naturellement le reste de la smala. Et que fait l'ingrate ? À peine arrivée à Ankara, elle court tout droit à l'ambassade d'Allemagne et dépose plainte contre eux tous. Le père, l'oncle, le mari et tout le clan des Turcs qui, contrairement à elle, était bien sûr informé de ces projets de mariage douteux.

Et maintenant, mon honorable mission consiste à entendre en audition la partie de la famille qui habite chez nous au village en Allemagne. Bon, dis-je au maire, ça ne devrait pas être un problème. Après tout, on ne vit plus au Moyen Âge. Et si les Özdemir veulent vivre dans notre beau pays, il faut qu'ils respectent nos lois. On ne peut quand même pas fourguer un jeune et joli brin de fille à un cousin resté sur le carreau, où irions-nous sinon ?

Le maire me regarde avec gratitude et je lui serre la main avec condescendance. Je vais régler l'affaire, dis-je. Pas de problème.



Les Özdemir louent un vieux bungalow, un vestige du début des années soixante-dix. Je connais bien le propriétaire, il construit une nouvelle maison tous les dix ans parce qu'il trouve l'ancienne trop miteuse, alors il la met en location. Et comme il loue à chaque fois la maison en l'état, il n'a pas de locataires corrects, hein. Tout au mieux des cas soc'. Ou justement des Turcs. Ceci dit, il faut reconnaître que les Turcs ne remarquent pas ce genre de choses, je crois. J'ai été une fois en Turquie et je sais exactement comment ils crèchent. Ce bungalow miteux est un vrai Neuschwanstein à côté, il faut bien le dire.

Je suis donc sur le pas de la porte et je sonne. Il a recommencé à neiger, ce qui est un peu énervant pour un début mars, mais bon.

La porte s'ouvre et si je ne me trompe pas, c'est le dieu du foot en surpoids qui se trouve face à moi. Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche qu'il m'invite à entrer, et ce en allemand.

« Bonjour, monsieur le commissaire. Je m'appelle Murat. Entrez, entrez donc ! » dit-il, et il me précède dans le vestibule. Je ne sais pas très bien ce qui m'arrive. Je le suis pourtant comme son ombre.

Nous pénétrons dans la salle de séjour et je dois avouer que j'en ai presque le souffle coupé. Des tapis persans où que l'on regarde, sur plusieurs épaisseurs par terre, si bien qu'on s'y enfonce, aux murs aussi, des tapis aux couleurs et aux motifs magnifiques. Au milieu de tout ça, des fleurs en plastique à profusion.

Assis sur un sofa d'angle étonnamment bas, un homme en caftan fume le narguilé. À ma vue, il se lève certes incroyablement lentement, presque cérémonieusement, mais il se lève. C'est une marque de respect. Puis il tape dans ses mains et, comme juste surgie du sol, une petite femme se tient soudain devant lui, elle porte un foulard. Il lui murmure quelque chose et elle disparaît de la même manière qu'elle est apparue. Jusqu'à présent, je n'ai pas encore dit un mot.

« Bienvenue dans notre humble demeure, monsieur le commissaire. Prenez place, je vous en prie », dit-il en m'indiquant le sofa et en reprenant sa position précédente.

Là, je dois dire que dans une certaine mesure, je suis surpris. Pas seulement par tout ce tralala de bienvenue, mais aussi par le fait qu'ils connaissent mon grade. Je n'y comptais pas. Je m'assois et m'enfonce dans les coussins épais. Du coup, je ne vois guère au-dessus de mes genoux.

La femme de tout à l'heure sort à nouveau du sol, cette fois avec du thé. Certainement à la menthe, du moins ça en a l'odeur. Elle pose le plateau sur une table minuscule juste devant nous et s'évapore une fois de plus.

Le maître de maison commence à servir le thé. Et c'en est, une histoire, tu n'imagines pas. Il tient la théière à des hauteurs vertigineuses et remplit un verre à moitié. Puis il abaisse la théière, reverse dedans le demi-verre, à la même hauteur

d'ailleurs, et répète l'opération. Ça dure comme ça un certain nombre de fois. Ces mouvements de haut en bas et de bas en haut me donnent le vertige et finalement il me tend un verre plein à ras bord. Nous trinquons, ce qui est peut-être un peu idiot avec du thé à la menthe, mais bon.

Il est vraiment délicieux, ce thé. Quoique le thé ne soit pas ma boisson préférée. Non, pas du tout. J'en bois tout au plus quand je suis malade. Très malade, même. Mais celui-ci est bon. Il n'y a pas à ergoter.

Qu'à cela ne tienne, le service, c'est le service, c'est pourquoi j'en viens au fait :

« Monsieur Özdemir, une plainte a été déposée contre vous par votre fille Médine. Elle affirme que vous voulez la marier de force en Turquie. L'énoncé des faits met en évidence une contrainte. Vous encourez, dans notre beau pays, une peine de six mois à dix longues années de prison. Avez-vous bien compris? »

Il continue de faire danser la théière et remplit les verres.

« Monsieur le commissaire », dit-il alors calmement et gentiment, « si vous le permettez, vous ne comprenez rien du tout. »

Je réponds tout aussi calmement, quoique moins gentiment :

« Personnellement, ça m'est complètement égal d'y comprendre quelque chose ou pas. Le fait est que vous êtes passible de sanctions », et je bois mon thé.

Dans le vestibule le téléphone sonne, quelqu'un décroche aussitôt. Le maître de maison nous reverse du thé. Et l'engourdissement gagne lentement mais sûrement mes jambes, à force d'être assis si bas.

« Voyez-vous, monsieur le commissaire, ma fille Médine est mon petit ange. Elle a toujours été mon petit ange.

Obéissante, sage, intelligente... » Il regarde pensivement au fond de son verre de thé, ne dit rien pendant un moment, et comme entretemps il ne me vient rien à l'esprit, il finit par poursuivre :

« Oui, elle est vraiment intelligente. C'est probablement ce qui a fait son malheur. Vous savez, monsieur le commissaire, nous vivons depuis plus de vingt ans dans votre merveilleux pays. C'est ici que mes enfants sont nés et sont allés à l'école. Médine était une élève intelligente. Elle a passé son bac. Sans même s'être donné beaucoup de peine. »

Il prend encore une minute de réflexion et pendant ce temps je bois mon thé.

« Oui », dis-je alors, parce qu'on ne va pas avancer de cette façon. « Mais tout ça ne vous sert à rien. Même si la fille est aussi futée que ça, on ne peut pas l'accoupler avec quelqu'un, vous comprenez ? Du moins pas ici, chez nous. »

Özdemir se lève et va jusqu'à l'armoire de la salle de séjour. Il en sort un album et s'assoit à nouveau. Il le feuillette brièvement et en sort une photo.

« Médine », dit-il en me la tendant.

Mon Dieu !

Je dois faire un effort colossal sur moi-même pour ne pas crier. D'un coup je comprends pourquoi ce mariage est si important pour Özdemir.

Mon petit ange.

Le pauvre homme.

Il a une fille qui ressemble à Quasimodo. Ou au moins à la sœur de Quasimodo. Un tel machin n'a absolument aucune chance sur le marché. Pas la moindre chance.

« Elle fait des études de sciences politiques », dit le père à la torture. Elle fait donc des études. Bon, c'est déjà ça. Tout

n'est pas perdu. Parce que, disons-le ainsi, ce n'est pas tout d'être laide, hein. Il faut trouver une solution. Il faut à un moment ou à un autre vivre de quelque chose. Et si on ne chope pas de mari, il faut bien gagner soi-même ses ronds. Et puis ces études sont un formidable dérivatif. Même de votre propre image.

Le dieu du foot rentre dans la pièce, la mine déconfite. Son père lui fait signe de s'asseoir et il obéit.

« Que se passe-t-il? » demande-t-il au fiston qui a le regard plongé dans le magnifique motif du tapis.

« Hassan a appelé », dit-il.

Özdemir père fait un signe d'approbation.

Le jeune lève la tête brièvement, mais la laisse retomber aussitôt.

« Hassan ne veut plus se marier, poursuit Murat. Il a rencontré Médine et s'est expliqué. »

Pause. Ils se taisent tous les deux.

Je regarde tour à tour les visages déconfits et j'ai une intuition.

« Depuis combien de temps Hassan et Médine ne s'étaient-ils pas vus? je demande.

— Ils ne s'étaient encore jamais vus », dit Murat.

Je le savais.

« Super », dis-je en m'extirpant des coussins profonds. J'ai des fourmis dans les jambes, je ne les sens presque plus. « Alors l'histoire de la plainte est réglée, hein. Parce que si aucun des deux n'y consent, ce sera plutôt difficile, monsieur Özdemir. »

Mais je crois qu'il ne m'entend déjà plus. Il a la main devant les yeux et la tête baissée. Il regarde probablement le

magnifique motif du tapis. Là, je ne comprends plus du tout pourquoi il est dans cet état. Après tout, elle fait des études de sciences politiques, la sœur de Quasimodo. Elle pourra subvenir à ses besoins.

Murat me reconduit à la porte et veut m’embrasser. Mais je sais l’en empêcher. Je lui serre la main et je lui dis qu’il doit s’occuper de son père.

En montant dans ma voiture de service, je le constate nettement : j’ai la vessie pleine. Il faut éliminer le thé. Et ce dans les plus brefs délais. Alors gyrophare et sirène. Retour à toute blinde au bureau. À la mairie, nous n’avons qu’un seul W.-C. hommes. Ce qui en temps normal suffit amplement pour le maire et moi. Aujourd’hui, il en va autrement. Aujourd’hui en effet, mon envie est pressante et c’est justement le moment que choisit le maire pour aller sur le trône.

Eh bien super!

« Eberhofer ? » crie-t-il à travers la porte des W.-C.

J’arrive à répondre en serrant les jambes : « Oui, c’est moi. » Je me tiens devant le lavabo et regarde mon visage grimaçant dans la glace. Pourvu qu’il n’ait qu’à pisser. « Et comment ça s’est passé, chez vos Turcs ? » braille-t-il.

La réponse franchit douloureusement mes lèvres : « Merveilleusement bien. Tout le monde s’est calmé et la plainte est passée aux oubliettes.

— Je pensais bien que vous en viendriez à bout. Rien qu’à votre allure fringante.

— Vous en avez encore pour longtemps, m’sieur le maire ?

— Vous savez, Eberhofer, on ne peut pas trop dire. J’ai fait une occlusion intestinale il y a quelques années et depuis je me dois d’être prudent. D’ailleurs, j’en ai gardé une sacrée cicatrice, vous voulez la voir ? »

Je secoue la tête.

Je gémis : « Non » et les larmes me montent aux yeux. J'entends pouffer de rire de l'autre côté, dans les toilettes des femmes. Cette issue m'est donc impossible.

« Que se passe-t-il ? Vous êtes pressé ? » entend-on à travers la porte des W.-C.

« Non, plus maintenant », dis-je en déversant le thé dans le lavabo. Un immense soulagement m'envahit. Désolé. Mieux vaut une entorse à l'hygiène qu'une double insuffisance rénale.

Je rentre à la maison pour déjeuner en espérant que la Mémé aura fait quelque chose de bon. Ce goût de menthe me reste tellement dans le gosier qu'il gâche considérablement mon odorat. Je ne peux même pas humer dans le four le délicieux plat de la Mémé. Tout a le goût de la menthe aujourd'hui. Je dresse la table et m'assois plein d'espoir. Qu'y a-t-il de bon ? Le Papa entre et s'assoit tout aussi plein d'espoir. Mais en fait, ce qui nous attend, ce sont des côtelettes d'agneau à l'anglaise, avec une sauce à la menthe. La recette sort du livre de cuisine flambant neuf offert par le Léopold. Et c'est tout simplement dégoûtant. Dégoûtant et immangeable. Même les géniales pommes de terre rissolées que fait toujours la Mémé ont aujourd'hui un goût de menthe. Avec la meilleure volonté du monde, je ne peux pas manger ça, je vais à la poubelle et jette le truc. Le Papa fait de même. Et bien que la Mémé soit d'ordinaire très susceptible pour ce qui touche à ses talents culinaires, le contenu de son assiette prend rapidement le même chemin. Le nouveau livre de cuisine fait un vol plané à la suite.

« Tout ce travail pour rien. Il n'a qu'à le bouffer lui-même, ce gros malin de Léopold ! » marmonne la Mémé.

« Je vais nous chercher, quelques petits pains chauds chez Simmerl, dis-je.

— Vas-y! » approuve le Papa.

Et je me mets en route.

« Salut, Simmerl », dis-je sitôt entré dans la charcuterie.

« Eberhofer, que se passe-t-il? Pourquoi as-tu mis ta tenue de guignol aujourd'hui? » demande Simmerl. Il doit parler de mon uniforme. Quand la tenue de travail des gens consiste en un tablier et des bottes en caoutchouc sanguinolents, ils n'ont aucune idée de ce qu'est un uniforme.

« Donne-moi huit petits pains au fromage de foie et ferme ta gueule! » fais-je en posant aussi sec l'argent sur le comptoir. Pendant que Simmerl prépare les petits pains, il dit : « Hé, Franz, ce soir il y a bal chez Wolfi. Alors? Tu y vas? Tu es déjà déguisé, de toute façon. Gisela et moi, on y va en tout cas », rigole ce con de boucher-charcutier en me tendant les petits pains par-dessus le comptoir. Je préfère m'en aller avant que ça ne dégénère.

Une fois le travail terminé, je jette un coup d'œil chez Wolfi. Pas pour tout ce cirque du carnaval, mais davantage pour me laver le gosier de cette orgie de menthe. Je me commande une bière.

« Tu es en avance. Mais original, ton déguisement, vraiment tout à fait original, Franz! » dit le bistrotier en me tendant mon verre, et il retourne disposer des kilomètres de guirlandes dans la salle. La bière a un goût de menthe. Je capitule.

À la maison, je chope Louis II et on fait notre tour. Il court loin devant moi ce soir. Il ne peut probablement plus me sentir. En raison du rythme de fou qu'il impose, on ne met que 1-16. C'est un de nos meilleurs temps et ça me met de bonne humeur.

À notre retour à la maison, le Papa et la Mémé se disputent pour un tube de cirage. En effet le Papa veut aller chez Wolfi pour le carnaval, c'est pourquoi il est déguisé. En Bob Marley, comme tous les ans. Avec la meilleure volonté du monde, la Mémé refuse de jeter une fois de plus une paire de draps.

« Franz, dis-lui un peu ! Il n'est pas obligé de se tartiner le visage comme ça, bon sang. À chaque fois il me cochonne tout le linge ! » se plaint-elle.

Je leur retire le tube de cirage des mains. Il est pour ainsi dire saisi. Le Papa secoue la tête sans comprendre et fait tourner ses tresses rasta.

« Non, mais dis donc, je n'ai plus rien à dire ici ? lance-t-il. Y a-t-il quelqu'un qui me prenne encore au sérieux ?

— Regarde-toi dans la glace, tu auras peut-être la réponse à ta question. »

Je vais au frigo. Nouvelle bière, nouvelle tentative. Cette fois, le goût est meilleur. Bien meilleur. La menthe bat en retraite, pour ainsi dire. Une bénédiction.

Le Papa se tient maintenant devant la glace.

Il a un jean et un T-shirt avec le drapeau jamaïcain. Et bien sûr des tresses rasta qui lui descendent jusqu'aux fesses.

« Il est superbe, ton déguisement. Vraiment, dis-je.

— C'est nul, ce visage blanc, grommelle-t-il.

— C'est magnifique, bien mieux qu'avec du cirage. Et puis Bob Marley, il n'était pas vraiment noir. Plutôt métis, tu sais. Tu ferais mieux de te tartiner de chocolat, peut-être que les bonnes femmes te lécheront. »

Là, je suis obligé de rire.

Il ne rit pas. Il fait plutôt grise mine.

Grise mine blanche. Et puis il quitte les lieux.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne vas pas chez Wolfi ? » veut savoir la Mémé. À l'aide de mes mains et de ma tête, je lui fais le signe « Je-suis-fatigué » et me retire dans ma porcherie.

Les travaux sont presque terminés. Il reste peut-être quelques finitions à effectuer, comme crépir les murs ou peindre les fenêtres. Mais l'essentiel est fait. Il y a du chauffage et une salle de bains géniale. Enfin, il faut s'habituer aux motifs des carreaux posés aux murs : un damier vert pois cassé et jaune moutarde. Je les ai depuis un an et je ne m'y suis pas encore vraiment accoutumé. Par contre, ils ne coûtaient pas cher. Pas cher du tout même. Ils coûtaient tellement peu cher que la Mémé a acheté tout le stock restant. Et avec, on a carrelé ma salle de bains. Et l'entrée. Et la cuisine, bien sûr.

À trois heures du matin, les Beatles chantent dans la maison d'en face, à un niveau sonore passible de verbalisation. C'est tellement insupportable que Louis II se met à hurler à la mort. Il faut donc que j'y aille armé. M. Rastaman assis par terre, à la lueur d'une bougie, se siffle du vin rouge directement à la bouteille. Les baffles crachent à pleins tubes *A Hard Day's Night*. Je commence par tirer sur la bougie. Plus de lumière, mais moins de bruit. Son briquet cliquette. Le voilà debout devant moi qui me crie dessus. Malheureusement, je ne peux pas

le comprendre et hausse les épaules. Il allume et stoppe la musique. Et alors, c'est comme en chute libre. Le corps ne peut pas réagir aussi vite. Le Papa a les mêmes réactions que moi. On vacille un peu.

« Encore un seul tir et j'en réfère à tes supérieurs », dit le Papa en se roulant un joint. Ça colle tout à fait avec son déguisement.

« Encore un seul pétard et j'en réfère à mes supérieurs », dis-je en rangeant mon arme et je retourne en face.

Chaque veille de Mardi gras, c'est la même chose. Toujours ces stupides dépressions de carnaval. Car il a fait la connaissance de Maman une veille de Mardi gras. Le grand et seul amour de sa vie. Et je l'ai sur la conscience. Parce qu'elle est morte en me mettant au monde. À gerber.